

MONICA RUTHERFORD

LE CHÊNE ET LE VENT

Aux Origines du Silence

Le récit fondateur de la saga
LE SILENCE EN HÉRITAGE

LE CHÊNE ET LE VENT

LE SILENCE EN HÉRITAGE

MONICA RUTHERFORD

LES MOTS EN VRAC

Copyright © 2026 Monica Rutherford

Dépôt légal: mai 2026

Couverture : Monica Rutherford

Cette oeuvre est protégée par le droit d'auteur.

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à un usage collectif. Toute reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

LA LÉGENDE DU SANS-CRI

On raconte qu'il y a deux siècles, dans les plaines brûlées d'Andalousie, vivait une jeune gitane appelée Carmela. Elle dansait comme danse le feu, sans demander la permission.

Un jour, un voyageur passa. Carmela l'aima aussitôt. Mais l'homme posa les yeux sur Esperanza, la petite sœur, douce comme l'eau.

Quand Carmela comprit, quelque chose se ferma en elle. On dit que la jalousie peut faire taire le cœur. Cette nuit-là, elle fit taire sa sœur.

Personne n'entendit de cri.

L'homme ne sut jamais. Il resta assez longtemps pour laisser un enfant dans le ventre de Carmela, puis reprit la route.

Quand l'enfant naquit, un garçon, il ouvrit les yeux.

Mais il ne cria pas.

On crut à un hasard.

Trente-cinq ans plus tard, l'homme né sans cri aima à son

LE CHÊNE ET LE VENT

tour une femme qui ne l'aimait pas. Il épousa sa sœur, comme on ferme une blessure sans la nettoyer.

Un fils vint au monde.

Lui non plus ne cria pas.

Adulte, il mourut dans un duel.

Alors on donna un nom à ce silence : le mal du premier cri.

On se mit à croire que les garçons qui naissaient sans cri portaient un amour sans issue, et qu'à l'âge où le sang devient trop étroit dans la poitrine, la mort venait prendre sa place.

Le mal passa de campement en maison, de maison en domaine. Même les familles nobles commencèrent à retenir leur souffle devant certains berceaux.

Puis vint l'enfant des deux lignées — le sang des gitans et celui des maîtres mêlés.

Mais cette fois, l'enfant ne grandit pas. Il mourut avant que le destin n'ait le temps de parler.

Les gens dirent alors que la malédiction était brisée.

C'est ce qu'ils disent toujours quand ils ont trop peur de continuer l'histoire.

Car certains silences ne disparaissent pas.

Ils attendent.

ALVARO

Andalousie, 1875

T rès tôt, Don Álvaro de Cárdenas avait refusé ce qu'on attendait de lui.

Envoyé à l'académie militaire de cavalerie comme tout fils de son rang, il aurait dû devenir officier. Commander. Obéir. Transmettre.

Il n'avait pas pu tenir le rôle.

Alors il était devenu *rejoneador*. Car face au taureau, pas de rôle, pas de masque. Rien que la vérité.

Et le corps pour l'affronter.

L'arène.

Le seul endroit où il se sentait vivant.

Ici.

Face à lui, Vendaval.

Il l'avait voulu. Pas un autre.

Lui. Celui qui ne pardonnait rien.

Car cette fois, il ne s'agissait plus de vaincre.

Cette fois, il lui fallait Vendaval.

La lumière. Blanche.

Le sable. La chaleur qui montait.

Le bruit. Les cuivres, les percussions. La foule en délire.

Son nom, scandé. Don Álvaro !

La danse autour de la bête. Un art maîtrisé.

Vendaval. Gigantesque, puissant. Pas comme les autres, disait-on. Imprévisible. Intelligent. Comme s'il réfléchissait.

Pourtant... trop facile. Trop lents, ses mouvements. Deux banderilles, déjà. Les coulées de sang sur ses flancs, collées à son poil.

L'odeur âcre de transpiration.

Les naseaux dilatés. Le souffle court. À peine perceptible.

Álvaro, à sa troisième monture. Sultán, gris pommelé. L'encolure, les muscles. La crinière tressée, enfermée dans des rubans.

Rien ne dépassait.

Des années de travail. Souplesse, stabilité. Le geste qui tombait juste. Toujours.

Stable. Parfait.

Trop parfait.

Comme si tout était déjà décidé.

En face, Vendaval.

Vibrant. Une tension sourde. Le poil noir, profond, brillant. Le front bombé. Dur. Presque minéral.

Cinq cents kilos de puissance. De noblesse.

Ce besoin de l'affronter. Frôler la mort au plus près.

Pas pour gagner.

Pour vérifier.

Pourtant... Rien. Le taureau refusait de bouger. Les yeux sombres. Une posture calme. Comme s'il refusait de jouer.

Dans le ventre d'Álvaro, la menace du vide.

Inciter le mouvement, le provoquer. Sultán, aux ordres, parfaitement incurvé. Ses foulées aériennes qui multipliaient les voltes autour de la masse noire.

Pourtant, le taureau restait figé.

Une rage soudaine dans le cœur de l'homme.

Bouge ! Attaque ! Viens !

Ne me laisse pas seul...

Rien.

Vendaval ne bougeait pas.

Confusion. Les pensées en vrac. S'accrocher. Y voir clair. Ne pas céder à l'implosion. Pas ici. Pas maintenant.

Depuis toujours, ce besoin d'aller au plus loin. De se mesurer. De s'approcher. Jusqu'à sentir le souffle de l'animal.

Se prouver quelque chose.

Mais quoi ?

Un brouhaha dans la foule. À l'unisson. Don Álvaro !

Impulsion. Sultán, instantanément réactif. Plus serrées, les voltes. La tête du taureau à quelques centimètres.

Une statue.

Plus près, alors. Encore plus ramassées, les voltes...

Tout à coup, un frémissement. Une lueur dans le regard noir. Une décharge.

Vendaval, en un éclair, coupa la courbe. Pas la trajectoire prévue.

L'écart de Sultán.

Trop brusque.

Trop tard...

Le glissement. La perte d'équilibre. L'étrier, perdu.

Comme un courant d'air autour des jambes.

Un son étouffé. La foule, floue. L'impuissance. Le flottement. Le vide tout autour. Le sol...

L'impact.

Net, muet.

Le sable contre sa joue. Rugueux. Froid.

Pas de douleur. À la place, un bourdonnement.

Le temps marqua une pause.

Au loin, Sultán. Un galop désuni. Sa robe grise, intacte.

Les *peones*, leurs capes, des éclats de rose et de jaune.

Leur agitation.

Trop éloignés...

Le sable, sous les doigts. Étrangement doux et apaisant.

Le bourdonnement s'atténua.

Le monde revint par fragments. La foule. Les cris. L'arène.

À quelques mètres, une ombre. La masse sombre.

Vendaval.

Immobile. Le frémissement des naseaux. Les yeux, rivés sur lui.

Comme s'il attendait. Comme s'il avait le temps.

Álvaro voulut respirer. Quelque chose de bloqué.

Des visages. Sa mère. Son regard, l'impuissance. Pauvre maman. Elvira. Leur complicité enfermée. Son père, il n'avait voulu que son bien, comment lui en vouloir ? Mercedes. Promise depuis toujours. Parfaite. Irréprochable.

Lucía... sa fougue, sa liberté, son sang gitan... son rire, quand il lui avait déclaré sa flamme.

Quelque chose céda. Un souvenir, plus lointain. Plus profond.

Une faille. Un regard. Un regard vert. Couleur de l'émeraude. Le foulard, le vent dans les cheveux...

Un prénom... Là, tout près. Il le tenait presque.

Álvaro fixa le ciel. S'ouvrit. Chercha.

Un cheval, son premier. Des années plus tôt. Gris pommelé, lui aussi.

Un homme. Mateo. L'expérience incarnée. *Celui-ci est fait pour vous*. La longe, dans ses mains. L'exaltation.

Et elle. Toujours là.

Son nom...

Une lumière soudaine...

Isabel !

Ce nom. Plus qu'un souvenir, une évidence.

Isabel. Son regard, couleur de l'émeraude.

Leur instant.

Le seul.

Álvaro inspira. Libre. Pas d'entrave.

Pas cette fois.

Contempler le monde, un instant encore.

LE CHÊNE ET LE VENT

La légèreté.

La pureté du ciel. Quelques nuages, une échine
blanche, déchirée en filaments.

Se laisser envahir par l'air.

Se laisser envahir par le regard d'Isabel.

Puis, Vendaval chargea.

ISABEL

Elle rêvait qu'elle respirait. Pas comme d'habitude. Cette fois, l'air circulait sans entrave.

Au bord de ce souffle qu'elle reconnaissait sans savoir d'où il venait, un visage. Un regard lumineux, ambré, ouvert. Encore innocent. Un sourire franc. Des mèches blondes, indisciplinées, comme si elles refusaient toute contrainte.

Elle le connaissait. Ou peut-être... l'avait-elle toujours attendu. Un instant suspendu, parfait. Et puis, son grand-père. Un cheval gris pommelé. La longe tendue, le passage d'une main à l'autre.

Et ce regard de miel.

Le seul moment où elle s'était sentie libre.

Une fissure.

Quelque chose se brisa, s'éloigna. Les yeux du jeune homme se troublèrent. Le sourire s'effaça.

Elle essaya de le retenir. Non ! Reste...

Tout lui échappa d'un coup.

Isabel se réveilla avec la sensation de tomber. Le souffle. Haché. Trop court.

Il restait quelque chose, là, tout près. Si elle ne bougeait pas, si elle ne pensait pas, peut-être allaient-ils revenir, ce regard, cette légèreté, ce moment d'apesanteur...

Tout se referma. Le poids du monde reprit sa place. La chaleur des draps, leur lourdeur. L'odeur sèche des oliviers par la fenêtre ouverte. Au loin, le chant du coq.

Une respiration, à côté d'elle. Lente, régulière.

Domingo.

Isabel inspira. L'air n'avait plus le même goût.

Elle resta un moment immobile. Les yeux rivés sur la fissure au plafond, elle fouilla dans sa mémoire. Ce visage, ce sourire. Ces yeux ambrés. Ce souffle de liberté qui l'avait jadis traversée.

Tout un monde.

Pourtant... impossible de se souvenir de son prénom.

Un bruit le long du couloir. Un pas léger, rapide. Dolorés, matinale comme toujours, prête à dévorer la journée.

Domingo se tourna vers Isabel et entrouvrit les yeux. Son regard rieur encore imbibé de sommeil. Il allongea une main et, d'un geste tendre, écarta de sa joue une mèche de cheveux.

— Tout va bien, chérie ? murmura-t-il de sa voix rauque du matin.

Les mots affluèrent — puis restèrent là. Coincés. Elle hocha la tête en guise de réponse.

Elle aurait pu lui dire. Le rêve. Le cheval. Son grand-père. L'échange de regards. Ce garçon qu'elle n'avait plus jamais revu et dont elle avait oublié le prénom. Elle aurait pu ajouter que ce jour-là, quelque chose en elle avait cédé.

Que ce jour-là, à son corps défendant, elle avait sectionné le cordon avec sa mère.

Peu après, elle l'avait rencontré, lui, Domingo. Plus âgé qu'elle, solide, fiable. Isabel avait lié son destin au sien et avait pu s'affranchir d'une situation devenue insoutenable. Un an plus tard, Dolorès venait au monde et Domingo s'arrangeait pour qu'ils s'installent à La Cañada del Viento, cette ferme qu'elle avait instantanément aimée et où ils vivaient depuis.

Tolérés, presque respectés. Sur les terres de la prestigieuse Hacienda del Valle de los Olives, qui appartenait à la famille de Don Rodrigo Ruiz de Alvarado depuis cinq générations.

Grâce à Domingo. Toujours grâce à Domingo.

Elle aurait pu lui dire. Lui parler de cette rencontre, quinze ans plus tôt. Quand son grand-père avait vendu au jeune homme son premier cheval de combat. Elle imagina la réaction de son mari. Son sourire amusé. Sa voix tranquille. Rien de tout cela n'avait de poids pour lui.

Elle avait eu de la chance. Domingo était un travailleur sérieux en plus d'être un bon mari et un bon père. Il lui avait apporté la stabilité qui lui manquait. Une mère à moitié folle, un père inconnu.

Domingo s'était sédentarisé par amour pour elle. Elle lui en était profondément reconnaissante. Elle lui devait

beaucoup. Elle le savait. Elle savait aussi qu'il avait confiance en elle. Autant qu'elle avait confiance en lui.

Elle ne parvint pourtant pas à lui parler du rêve.

Elle sentit, encore un instant, le manque.

Puis, elle s'efforça de sourire.

— Il faut que je descende avant que Dolorès ne fasse des bêtises avec les poules. Tu viens ? Je meurs de faim.

La lumière virait au rose saumon annonciateur du crépuscule quand Isabel aperçut, au loin, la carriole de Cerefino. Rien d'inhabituel. Le chef des vaqueros de l'hacienda venait souvent rendre visite à Domingo, parfois sans raison, sinon celle de partager un verre et de parler chevaux jusqu'à la nuit.

Pourtant, son ventre se noua.

Elle resta un instant sans bouger, la main plongée dans la pâte à pain. Le vent descendait des collines, chargé de l'odeur des oliviers. Dans l'enclos, un cheval frappa du sabot. Des coups secs du marteau sur la forge résonnaient de l'atelier.

Avec une pointe d'agacement, Isabel cria par la fenêtre :

— Dolorès ! Laisse ces poules tranquilles, tu vas les affoler.

— Oui, Maman !

La fillette riait aux éclats, légère, insaisissable. Elle fit mine d'obéir. Isabel n'y crut pas une seconde.

Elle ne quitta plus la carriole des yeux. Cerefino avait emmené son fils avec lui. Le petit garçon sauta à terre.

— Ramon ! lança Cerefino, combien de fois t'ai-je dit d'attendre qu'on soit à l'arrêt avant de descendre ?

— Tonton Cerefino ! s'écria Dolorès en se précipitant vers lui.

Cerefino la souleva, la jeta en l'air et la rattrapa d'un geste sûr. Elle hurla de joie. Domingo sortit de l'atelier en essuyant ses mains sur son tablier, un sourire aux lèvres. Les deux hommes échangèrent une franche accolade.

Isabel s'approcha de sa fille.

— Ne l'appelle pas « tonton ». Ce n'est pas ton tonton.

Dolorès leva les yeux au ciel.

— C'est tout comme. Et puis qu'est-ce que ça peut faire ?

Isabel se mordit la lèvre. Elle n'avait pas d'argument solide. Une barrière invisible se dressait entre eux. Même si Cerefino n'était qu'un employé parmi les seigneurs, il n'appartenait pas à leur monde. À douze ans, Dolorès était encore trop jeune pour comprendre.

Les enfants partirent en courant. Les hommes s'installèrent à l'ombre et Domingo sortit une bouteille de vin. Isabel alla chercher des verres et se joignit à eux. Ils échangèrent quelques mots sur la grande maison, les chevaux, les travaux à venir.

Isabel observait Cerefino sans en avoir l'air. Sa voix. Ses gestes. Son regard. Comme s'il était susceptible d'apporter une réponse.

À quoi ?

— Il y a du remue-ménage là-bas, dit Cerefino. Elvira a accouché plus tôt que prévu. Un magnifique petit garçon.

— Quelle bonne nouvelle ! s'exclama Domingo. Après six filles, enfin un héritier ! Don Ignacio doit être aux anges.

— Oui. Si ce n'est que...

Isabel tressaillit.

— Un problème ? s'entendit-elle demander.

Cerefino prit un air grave.

— Disons que les circonstances sont un peu particulières. Le cousin d'Elvira est mort hier, dans l'arène. Un taureau redoutable, d'après ce que j'ai compris. Apparemment, c'est à cause du choc qu'elle a accouché prématurément. Ils étaient très proches.

Un éclair.

Le prénom.

Soudain là.

Le cœur d'Isabel fit une embardée. Le verre qu'elle tenait s'arrêta à mi-chemin de ses lèvres.

Álvaro.

C'était ça.

— Un choc terrible, poursuivit Cerefino. Don Álvaro était le meilleur *rejoneador* de sa génération. Jamais une égratignure. En même temps, ce métier, c'était son choix...

Les mots se perdirent. À la place, un bourdonnement sourd.

Isabel resta immobile. Le souffle, paralysé par une pensée monstrueuse : *Et si ma mère n'était pas folle ?*

LE SOIR VENU, ELLE ATTENDIT QUE DOLORÈS SOIT COUCHÉE. Domingo était retourné dans son atelier après le repas pour terminer de ranger ses outils.

Isabel s'approcha.

— Il faut que tu m'emmènes à El Puerto de Santa Maria, annonça-t-elle sans détour.

Domingo se retourna, surpris.

— Ah bon ? Quand ?

— Demain.

Elle anticipa sur la question suivante en poursuivant :

— Je veux voir mon grand-père.

Et ma grand-mère, aurait-elle pu ajouter. Isabel était très attachée à Rafaela, mais depuis l'annonce de la mort d'Alvaro, elle était obsédée par l'idée de retrouver son papy Mateo. Le seul trait d'union qui existait encore entre elle et ce garçon aux yeux couleur de miel.

Domingo hésita.

— Carmela sera peut-être là.

Isabel lui avait un jour dit qu'elle ne voulait plus jamais entendre les mots « ta mère ». Il s'en était souvenu.

— Je sais, répondit-elle.

Elle n'ajouta rien.

Dans son esprit, elle était déjà en route.

CARMELA

I l fallait qu'il crie.

Entre ses mains, le corps du nouveau-né restait silencieux. Carmela, haletante, le pencha en avant en soutenant sa nuque d'une main experte. La peau était glissante, chaude.

Elle tapota le dos. Une fois. Deux fois.

Pas un son.

Il respirait, pourtant...

Autour d'elle, la tension se resserra. Le feu crépitait à quelques pas. Des ombres instables dansaient sur les toiles tendues du campement.

La mère, sur les couvertures, les cheveux collés sur sa peau en sueur, cherchait de l'air entre deux gémissements épuisés. Une femme lui tenait la tête, une autre murmurait des mots rapides et indistincts.

— Alors ? demanda une voix, inquiète.

Carmela ne répondit pas. Elle souffla sur le visage du nouveau-né. Comme l'aurait fait Soledad.

Rien.

Les secondes s'étirèrent. Le silence devint lourd.

Elle frota. Insista. Ses gestes se firent brusques, impatients. Le petit corps bascula entre ses mains.

— Doucement... murmura quelqu'un.

Carmela n'entendit pas. Son cœur battait trop vite. Ses mains se mirent à trembler. Il fallait qu'il crie ! Il le fallait ! Elle tapa, plus fort. Encore. Et encore.

Soudain, un frémissement. Le visage du bébé se contracta.

Un filet de souffle.

Puis un cri.

D'abord hésitant. Ensuite, brutal. Plein. Vivant.

Tout se relâcha d'un seul coup. Une femme se signa. Une autre bondit sur ses pieds, s'éloigna de quelques mètres et s'écria d'une voix enjouée :

— C'est un garçon !

Des voix masculines, du remue-ménage, des exclamations de soulagement.

La mère éclata en sanglots et tendit les bras vers Carmela en riant au travers des larmes.

— Mon bébé... Je veux mon bébé...

Carmela resta immobile, les yeux rivés sur le petit visage fripé, encore secoué de spasmes. Consciente des regards qui s'échangeaient. Brefs, obliques. Elle les sentit sans les voir.

— Mon bébé ! exigea la mère d'une voix plus ferme. Donne-le-moi !

Carmela tressaillit. Sembla se souvenir de l'endroit où elle se trouvait. Elle leva les yeux. Tout autour, un mélange de reconnaissance et de méfiance.

Qu'importait. Le bébé avait crié. Elle avait gagné.

Carmela se releva lentement. Ses mains tremblaient encore. Le monde reprenait forme autour d'elle. Les voix, les mouvements, la chaleur du feu. D'un geste délicat, elle remit le nouveau-né entre les bras de sa mère.

Elle ne s'attarda pas. Il lui fallait rejoindre ses parents. Savourer cet instant avec eux.

Elle se félicita d'avoir été là au bon moment. D'être arrivée à temps pour le bébé qui venait de naître. Trois mois plus tôt, elle était sur les routes avec Eduardo. Qu'elle avait pris pour l'homme de sa vie. Après cela, elle s'était établie à Barbate avec Vicente. Un pêcheur à la peau dorée qui avait l'âge d'être son fils. Qu'importait. À cinquante ans, elle savait être encore une belle femme, même si ses os commençaient à grincer.

Elle avait pensé rester à Barbate pour toujours. Jusqu'à ce que, l'avant-veille, Vicente lui lance à la tête qu'elle l'étouffait avec ses crises de jalousie et ses sautes d'humeur. Il était parti sans plus d'explications.

Elle n'avait pas compris.

Alors elle s'était rendue à El Puerto de Santa Maria. Soi-disant pour rendre visite à ses parents. Au fond d'elle, parce qu'elle ne savait où aller et ne supportait pas d'être seule.

Le destin avait joué en faveur du nourrisson qu'elle venait de mettre au monde. Sans elle, elle en était certaine, il n'aurait pas crié.

Aucun doute quant au fait que, face à son euphorie, sa mère allait la dévisager avec son éternel scepticisme. Et répéter une fois de plus : *J'aurais mieux fait de ne jamais te parler de cette maudite légende, ma chérie.*

À chacun ses croyances.

Carmela traversa le campement d'un pas rapide et léger. Le cri résonnait encore en elle. Vivant. Vibrant.

Encore dévorée par son triomphe, il lui fallut quelques secondes pour s'apercevoir qu'autour de la roulotte de ses parents, les silhouettes étaient nombreuses. Trop nombreuses. Trop immobiles.

Carmela ralentit le pas. Un silence. Des regards sur elle. Compatissants.

Son sang se glaça.

Les braises rougeoyaient encore quand Carmela vit la calèche s'approcher du campement.

À l'avant, une personne qu'elle aurait reconnue entre mille. Une hallucination ? La nuit blanche qu'elle venait de passer ?

La femme sauta à terre.

Isabel.

Là. En chair et en os. Qui se dirigeait vers elle. Pas une hallucination. Le rythme cardiaque de Carmela s'accéléra. Elle se précipita vers sa fille.

— Tu es venue, murmura-t-elle.

Isabel eut un mouvement de recul quand Carmela s'empara de son bras. Cette dernière le remarqua à peine. Qu'importait, sa fille était là, devant elle. Après toutes ces années. Rien d'autre ne comptait.

Carmela chercha les mots. Aucun ne semblait convenir. Alors elle prit les premiers qui jaillirent.

— Tu es déjà là... Comment as-tu su ?

Les yeux d'Isabel s'écarquillèrent.

— Comment j'ai su quoi ?

Trop occupée à boire les traits de sa fille, Carmela n'entendit pas.

— Ça fait si longtemps. Que tu es belle, ma chérie...

Son regard glissa derrière elle. Un homme, une enfant. Elle savait, même si elle les voyait pour la première fois. Elle leur sourit. Domingo ne bougea pas. Dolorès fit un pas vers elle et son regard pétilla. Carmela se sentit hypnotisée par la présence de sa petite-fille.

— Comme elle te ressemble, murmura-t-elle à Isabel. Ces yeux... le même vert que toi, que moi...

— Comment j'ai su quoi ? répéta Isabel, Maman !

Le mot traversa Carmela. Quinze ans de silence et d'un seul coup, « Maman ». Des vannes, fermées tout au long de la nuit funèbre, s'ouvrirent. Les larmes se mirent à couler à flot.

Dans un halo, Carmela vit accourir sa mère. Isabel se précipita dans ses bras.

— *Querida*, murmura la vieille femme, c'est ton papy.

— Qu'y a-t-il ? Que lui est-il arrivé ?

LE CHÊNE ET LE VENT

— Il est mort, ma chérie. Hier. Il s'est effondré d'un seul coup. Il n'a pas souffert...

Carmela entendit à peine le hurlement de sa fille.

Sa réapparition dans sa vie avait tout effacé.

RAFAELA

Rafaela n'avait jamais cru à la légende du Sans-cris. Ni à aucune autre. Les étoiles pouvaient bien se disposer comme elles l'entendaient — cela ne changeait rien. Les choses arrivaient. Ou non. C'était tout.

Elle s'y était tenue toute sa vie. Soixante-dix ans sans jamais céder.

Ce soir-là n'allait pas faire exception. Mateo, pilier de sa vie. Cinquante ans de vie commune. Leur passé, leurs souvenirs...

Leur secret.

Mateo. Un instant, la guitare à la main, son sourire dévastateur aux lèvres. L'instant suivant, une crispation. Un geste brusque. Puis l'effondrement.

Mort sur le coup. Pas eu le temps de réfléchir, de réagir ou de souffrir.

La mort qu'il avait espérée.

Rafaela ne pleurait déjà plus. Le vide était là, immense. Mais elle refusait de s'y perdre.

Sur cette plage d'El Puerto de Santa Maria, entourée de sa fille, de sa petite-fille et de son arrière-petite-fille, elle n'éprouvait que de la gratitude. Quatre générations autour d'un feu de camp. Domingo, parti rendre visite à un marchand de chevaux de sa connaissance. Le mari d'Isabel avait des connaissances partout. Son passé de nomade. Un homme solide. Un homme bon.

Rafaela ne pouvait qu'approuver le choix d'Isabel.

Elle leva les yeux. Le ciel était d'une netteté irréaliste. Une poussière d'étoiles, infinie, indifférente. La mer respirait lentement, régulière. Le vent apportait par bouffées l'odeur du sel. Le feu crépitait. Les flammes montaient haut, nourries par le bois sec.

Plus loin, des voix. Une guitare. Un air de flamenco, étouffé par la distance, qui venait mourir jusqu'à elles par vagues légères.

Rafaela ramena son regard vers le cercle de lumière. Carmela parlait. Un flot continu. Sa voix éclatait, vibrante, excessive. Comme toujours.

Comme si elle cherchait à combler quelque chose que rien ne pouvait remplir.

Cette pensée s'imposa.

Rafaela se figea.

Le comportement de sa fille. Erratique, imprévisible. Son obsession pour le cri des nouveau-nés. Pour les miroirs et les reflets, aussi. Ses croyances, sa ferveur. Ses amants de passage. Son incapacité d'aimer sans écraser.

En face, Isabel, immobile. Droite, fermée. Taciturne. Tellement différente de sa mère. Crispée par sa présence.

Le poids des premières années, une enfance inexistante.

La fracture, quinze ans plus tôt.

Rafaela suivit Dolorès du regard. Ce joyau de l'existence, ses douze ans. Ses pieds nus dans le sable tiède. Son rire, ses questions. Son émerveillement.

Ce regard, couleur de l'émeraude. Leur seul point commun à toutes.

Rafaela les observa, toutes les trois. Quelque chose accrocha. Un fil invisible dans un coin reculé de sa conscience.

Le vent tourna. Les crépitements du feu se firent plus intenses.

Dolorès, essoufflée, vint s'écrouler à côté de Carmela. Les yeux pétillants, la fillette leva la tête vers sa grand-mère.

— Quand je serai grande, je serai sage-femme ! Comme toi, Mamy !

Carmela poussa un cri de joie. Elle attira Dolorès contre elle et l'entoura de ses bras.

— *Querida !* Quelle idée magnifique ! Seigneur, que je suis heureuse...

— Non, murmura Isabel.

Rafaela se crispa.

Carmela n'entendit pas. Ou fit mine de ne pas entendre.

— Tu verras, dit-elle en caressant les cheveux de Dolorès, c'est le plus beau métier du monde.

— Non, répéta Isabel.

À nouveau, Carmela feignit de l'ignorer.

Dolorès la dévisageait avec admiration.

— J'étais à peine plus âgée que toi quand j'ai commencé. C'est Soledad, une des nôtres, qui m'a tout appris.

— Une vieille sorcière, oui, soupira Rafaela.

Personne ne l'entendit.

— Je t'apprendrai à mon tour, *querida*. Je t'apprendrai tout ce que je sais. Donner la vie, accompagner, il n'y a rien de plus —

— Maman ! s'exclama Isabel, c'est hors de question !

Carmela se tut, stupéfaite.

À quelques mètres, une vaguelette vint s'échouer sur le rivage dans un froissement délicat.

Dolorès se tourna vers sa mère, une expression rebelle sur son visage.

— Pourquoi ?

Isabel ne répondit pas tout de suite. Son souffle était court. Elle tendit la main vers sa fille.

— Viens, chérie, viens près de moi.

Dolorès resta près de Carmela.

— Pourquoi ? insista la petite.

— Parce que je te le dis.

— Ce n'est pas une raison.

Carmela glissa un bras autour de Dolorès. Son visage se fit dur.

— Elle veut être sage-femme. Où est le mal ?

— Ce n'est pas à toi de décider.

— Ce n'est pas à toi de l'en empêcher !

Dolorès se leva et fit face à sa mère.

— Mais pourquoi ?! cria-t-elle en tapant du pied.

Le visage d'Isabel frémit. Sa voix se fit rauque.

— Parce que... Enfin, c'est compliqué, il y a cette vieille histoire... Je n'y crois pas, mais on ne sait jamais...

Sa voix se brisa. Elle secoua la tête, comme pour chasser une idée noire. Elle se mit à trembler.

— Chérie, qu'est-ce qui t'arrive ? s'exclama Rafaela.

Isabel leva les yeux vers elle.

— Il est mort, Mamy, souffla-t-elle.

Elle ne parlait pas de Mateo.

— Qui ça, mon amour ?

Rafaela la dévisagea. On aurait dit une toute petite fille.

— Tu te souviens, il y a quinze ans, à Utrera... Papy Mateo lui avait vendu un cheval... C'est pour ça que je suis venue... Je voulais le voir...

— Je ne comprends rien. De qui parles-tu ? Qui est mort, Isabel ? Réponds-moi !

— Al... Alvaro.

— Alvaro. Alvaro qui ?

— Je ne sais plus. Nous ne nous sommes vus que cette fois-là. Nous étions si jeunes... il avait deux ans de plus que moi...

— Don Álvaro de Cárdenas ?

La voix de Carmela. Comme une déflagration.

Rafaela sentit une torsion intérieure. Le souvenir.

Mateo, quinze ans plus tôt. Une vente de cheval. Il lui avait raconté. Il avait été frappé par le regard de ce jeune homme.

De toute évidence, Isabel avait été frappée, elle aussi...

— Qui est-ce ? demanda innocemment Dolorès.

— Personne, chérie, s'empressa de répondre Rafaela, comme pour conjurer un mauvais sort.

L'inévitable se produisit : Carmela répondit à la question.

— C'était un *rejoneador*. Le meilleur de sa génération. Une légende.

Son visage s'illumina. Son regard brillait d'une fierté qui aurait pu s'apparenter à un amour filial.

— Tu le connaissais, Mamy ?

Carmela adressa un sourire tendre à sa petite-fille. Rafaela aurait voulu qu'elle soit frappée de mutisme. Isabel gardait les yeux baissés, recroquevillée sur elle-même.

— Pas exactement, répondit Carmela. Mais je l'ai vu naître. Je m'en souviendrai toute ma vie. Parce que cet enfant n'a pas crié à la naissance. Dans la légende, c'est ce qu'on appelle le mal du premier cri.

Rafaela se glaça.

Quelque chose venait de craquer en elle.

Rafaela n'avait jamais eu peur.

Elle n'avait pas eu peur quand le monde changeait de roi comme on change de chemise. Quand les hommes avaient fui, laissant derrière eux des maisons ouvertes et

des femmes seules. Elle n'avait pas eu peur lors des départs précipités et quand la faim s'invitait sans prévenir. Jamais eu peur.

Jamais.

Pas même quand Mateo s'était effondré, pas même face au vide qu'il laissait.

Maintenant, là, sur cette plage, le passé qui surgissait. Comme une vague submersive, inarrêtable.

Une pensée, non voulue, dévastatrice.

Se pouvait-il que la légende du Sans-cri soit fondée ?

Impossible...

Pourtant, trop de coïncidences, trop parfait, l'alignement des étoiles... Carmela, présente au moment de la naissance d'Alvaro. La sage-femme. Soledad. Son regard. Ses mots. *Ta fille est perdue. C'est de ta faute. Tu aurais dû lui dire.*

La légende... les deux sœurs...

Le secret qu'elle avait partagé avec Mateo.

Soledad avait-elle deviné ? Rafaela n'avait jamais rien révélé à qui que ce soit. Mateo non plus, elle le savait.

— Maman ? Tu es toute pâle. Ça ne va pas ?

Une main autour de son poignet. La main de Carmela. Le regard tourmenté plongé dans le sien. Isabel, à côté d'elle, Dolorès, toutes les trois, inquiètes, à la dévisager.

Dolorès.

Qui voulait être sage-femme.

Rafaela se mit à trembler. Ne pas prendre de risque... au cas où cette fichue légende...

Du brouillard dans la tête. L'air ne passait plus. Sensation de chute, de froid dans le ventre.

— Mamy ! s'écria Isabel, dis quelque chose, bon sang ! Tu nous fais peur, là !

Leurs regards...

Leur répondre.

— Dolorès, ma petite, oublie l'idée de devenir sage-femme.

La fillette se redressa.

— Ah non ! s'écria-t-elle, tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi !

Rafaëla se mit à parler. Sa voix lui semblait être celle d'une autre. Il le fallait, pourtant.

— Il y a une histoire, qu'on appelle la légende du Sans-cris. Tu la connais ?

Dolorès fit « non » de la tête.

Isabel, les yeux toujours rivés au sol.

Le souffle court, Rafaëla poursuivit.

— Il y avait deux sœurs, très proches. Mais l'une d'elle tua l'autre... à cause d'un homme, un voyageur. Une histoire de jalousie.

— Elle n'est pas belle, ton histoire ! s'exclama Dolorès.

— Tu as raison, elle n'est pas belle. Mais ce que je veux dire... C'est qu'une des sœurs s'appelait... elle s'appelait...

— Elle s'appelait Carmela, termina Carmela, les yeux dans ceux de sa mère.

— Comme toi, Mamy ?

— Comme moi, oui. Et sa sœur s'appelait Esperanza. C'est un joli nom, n'est-ce pas ? Et Carmela tua sa sœur

parce que c'est elle dont le voyageur tomba amoureux. Mais c'est Carmela qui eut un enfant de lui et cet enfant ne cria pas à la naissance. Et trente ans plus tard, il mourut d'une mort violente après avoir aimé une femme qui ne l'aimait pas.

Carmela entoura Dolorès de ses bras tout en continuant de fixer Rafaela.

— Et si ma mère te raconte cette histoire, c'est parce qu'elle n'y a jamais cru et qu'à présent, elle y croit. À cause de la mort d'Alvaro. Un Sans-cri. Parce que la coïncidence est trop énorme. Et que par conséquent, elle regrette de m'avoir donné ce prénom. N'est-ce pas, Maman ?

Tout se mit à tourner. Le sable, la mer, les flammes. La sensation d'être dans un bateau, dans une tempête. *Mateo, pourquoi n'es-tu plus là ? Nous avons eu tort, je le sais, maintenant... Dolorès — il ne le faut pas... Il va donc falloir que je leur dise, je ne peux plus me taire... affronter leur regard, toute seule, sans toi...*

À cet instant précis, Rafaela découvrit ce qu'est la peur. Isabel, soudain près d'elle, à lui tenir la main.

— Mamy ? dit-elle doucement, il y a autre chose, n'est-ce pas ?

— Autre chose, oui... murmura Rafaela.

— Comment ça, autre chose, demanda Carmela d'une voix ferme, de quoi parles-tu, Maman ?

— Je suis désolée, chérie, si tu savais... Mais nous avons cru bien faire, c'était pour te protéger, nous ne voulions pas que tu saches, que tu souffres inutilement...

— Me protéger ? Mais de quoi ? demanda Carmela, étonnée.

Le cœur de Rafaela fit une embardée. *Mateo ! Aide-moi ! Donne-moi la force...*

— Ton père et moi, nous étions si heureux, à la naissance...

Rafaela regarda autour d'elle. Les flammes qui crépitaient. Les vagues qui s'échouaient sur le rivage. Le ciel étoilé.

Il allait y avoir un avant et un après cet instant.

Elle hésita une seconde encore. Puis elle releva résolument la tête et parla.

— Quand j'étais enceinte, j'étais certaine que j'allais mettre au monde une fille. Je voulais qu'elle s'appelle Carmela. Ton père voulait qu'elle s'appelle Esperanza. Nous aimions ces deux prénoms. Ni lui ni moi ne croyions à la légende. C'était notre manière, à nous, d'exprimer notre scepticisme.

Les yeux émeraude de Carmela se mirent à brûler d'intensité.

— Quand j'ai accouché, tu es venue... chérie... quel bonheur...

— Oui ? souffla Carmela, et... ?

— Et puis... un deuxième bébé...

Quelque chose craqua dans le feu. Au loin, le son plaintif d'un accord de guitare. Autour de Rafaela, les regards, écarquillés. Carmela semblait ne plus respirer.

Dans la tête de la vieille femme, comme une voix. Celle de Mateo. *Va jusqu'au bout, mon amour. En souvenir d'elle.*

LE CHÊNE ET LE VENT

— Carmela, ma chérie, à la naissance, tu avais une sœur. Une sœur jumelle.

Le monde s'arrêta. Puis, péniblement, se remit en marche.

— Elle n'a vécu que deux mois. Elle s'appelait Esperanza.

DOLORÈS**Cinq ans plus tard**

La Cañada del Viento n'avait pas changé. Le vent passait toujours entre les oliviers. Le feu crépitait encore certains soirs.

Cerefino leur rendait visite régulièrement et quand les rayons du soleil déclinaient, la lumière virait au même rose saumon.

Pourtant, rien n'était comme avant.

Les rires avaient disparu et les poules n'avaient plus à subir les accès d'excitation de Dolorès.

La jeune femme n'appelait plus Cerefino « tonton ».

Elle avait cessé de jouer avec Ramon.

Son enfance s'était arrêtée ce soir-là, autour du feu.

Une semaine après la mort de Mateo, Carmela s'était éteinte. Dans son sommeil. Comme si elle avait elle-même décidé.

Rafaela n'avait pas tardé à la suivre. À cause de la mort de Mateo, avait-on affirmé.

Personne n'avait songé à remettre en cause la pertinence de cette hypothèse.

Isabel n'était plus la même. Comme si le monde s'était écroulé d'un coup.

Toujours cette phrase : « J'aurais dû m'en rendre compte. »

Trois morts en quelques jours.

En surface et dans la pratique du quotidien, cela n'avait rien changé. Ils étaient rentrés à La Cañada. Retour à la normale. En apparence.

Le temps avait passé. On n'avait plus jamais évoqué cette soirée autour du feu.

Et puis, un matin, Domingo était parti. Sans bruit. Sans colère. Comme s'il n'y avait plus rien à réparer.

Tout ça... pour une légende. Parce qu'un homme était mort dans l'arène. Parce qu'à la naissance il n'avait pas poussé son premier cri.

Folie.

Dolorès avait grandi. Elle avait appris. Observé. Aidé.

Elle était devenue sage-femme.

À dix-sept ans, elle avait fait naître plusieurs enfants et déjà sauvé des vies.

Tous les nouveau-nés avaient crié.

Les gens commençaient à dire d'elle qu'elle avait un don. Qu'elle sentait les choses. Que là où d'autres échouaient, ses mains « savaient ».

Qu'elle avait sublimé le pouvoir dont elle avait hérité

de sa grand-mère. Une gitane du nom de Carmela. Comme dans la légende. Qu'elle en avait été l'incarnation, qu'elle avait voulu racheter sa faute en donnant la vie après avoir pris celle de sa sœur.

Dolorès refusait de croire à cette légende qui, selon elle, avait tué prématurément Carmela et Rafaela. Elle se devait de prouver qu'elle était infondée.

Elle osait à peine imaginer ce qu'il en aurait été si les gens avaient appris que sa grand-mère avait réellement eu une sœur du nom d'Esperanza.

Elle repensa au regard de Carmela. Sa voix. Sa flamboyance.

Sa souffrance.

Le mépris dont cette souffrance avait fait l'objet. À commencer par celui d'Isabel, sa propre fille, qui l'avait prise pour une folle. Et qui allait passer le restant de ses jours à se morfondre dans la culpabilité.

Dolorès, elle, n'allait pas tomber dans le piège de cette malédiction dont les ingrédients n'étaient autres qu'une combinaison d'événements dus au hasard.

Elle contempla le panorama. Le petit matin. Les collines, les oliviers, leurs feuilles qui scintillaient au soleil.

Au creux de la vallée, la grande maison. L'Hacienda del Valle de los Olives. Noble. Majestueuse. Les arcades, les bougainvilliers.

Au loin, les taureaux, les chevaux.

Au-delà, le monde.

La vie était là.

LE CHÊNE ET LE VENT

Elle allait la voir de près. La sentir, dès son amorce. La toucher, la palper. Ses mains, sur les nourrissons.

Faire honneur à sa grand-mère était devenu sa quête. Son but dans l'existence.

Une brise chaude la traversa. Comme une caresse.

Elle prit une grande inspiration. Quelque chose se gonfla dans son thorax. Puis à la gorge. Puis aux yeux.

Le long de sa joue, la chaleur humide d'une larme.

— Mamy Carmela, murmura-t-elle, ils pousseront tous leur premier cri. Je t'en fais la promesse.